

Jamel Debbouze : "Le handicap a été un moteur dans ma vie"

INTERVIEW - Véritable prouesse, Jamel Debbouze réalise un conte familial cocasse et émouvant en motion capture, "Pourquoi j'ai pas mangé mon père". Il nous parle aussi de François Hollande, de Manuel Valls, de sa famille, de sa religion et d'un G20 des quartiers.

Il avait dit : "Je ne parlerai pas de politique, que de cinéma." Tout compte fait, Jamel Debbouze a parlé des deux. D'ailleurs, Pourquoi j'ai pas mangé mon père, fable paléolithique pour la famille, ne raconte-t-il pas tout simplement ce "vivre-ensemble" qui lui tient à cœur ? Au-delà du pari complètement fou de ce film qu'il réalise et dans lequel il joue, des sept années qu'il lui a consacrées, de l'aventure de la motion capture, technique utilisée dans Avatar, de James Cameron, le Tintin de Steven Spielberg, et voulue par Jérôme Seydoux, patron de Pathé, l'humoriste se lâche sans contrainte. Ses envies, son handicap, sa religion musulmane, son désir "d'être dans le temps présent et de s'occuper de ma famille", et ce G20 des quartiers qu'il veut lancer... Dans ce petit bistrot du 4e arrondissement, les clients sympas lui fichent la paix. Jamel Debbouze s'est dépensé sans compter pour défendre ce gros bébé de cinéma à 40 millions d'euros. Passionné, son chapeau sur la tête, rieur, réclamé sans cesse, lui parle sans regarder sa montre. Généreux.

Comment vous sentez-vous ?

Je me suis fait des centaines de milliers de fois le scénario de la sortie. J'ai déjà connu l'échec et le succès, j'ai la bonne distance. Si ça ne marche pas, je n'aurais aucun regret car j'ai tout donné. Mais j'appréhende forcément aussi pour tous ceux avec qui j'ai travaillé. Il y a une pression folle. Jérôme Seydoux a eu l'ambition de la motion capture. Il voulait qu'on boxe dans la même catégorie que les Anglo-Saxons. C'est aussi son pari. Je crois qu'on l'a réussi. En ce qui me concerne, j'ai abordé ce film comme le reste de ma life, à fond la caisse.

Comment tient-on sept ans sur un même projet ?

On regarde la ligne d'arrivée. Tous les jours, il faut une bonne nouvelle sinon on ne tient pas. Je pensais n'avoir ni l'envie ni le talent pour réaliser un jour. C'est Frédéric Fougea qui a proposé le sujet à Jérôme Seydoux, qui est venu me voir. Quant au bouquin de Roy Lewis, je le trouve marrant, mais spontanément ce n'est pas dans cette direction que je serais allé. La motion capture m'a fait basculer. Après, il a fallu écrire. Les idées ne manquent pas. Tiens, regarde, j'ai un cimetière d'idées dans mon iPhone, merci Steve Jobs.

Acteur, scénariste, producteur et réalisateur. Hyperactif ?

Ça m'a surtout donné une envie furieuse d'être avec les miens. Pendant l'élaboration du projet, je me suis marié, j'ai eu deux enfants, j'ai créé le Jamel Comedy Club et le Marrakech

du rire. J'ai fait vraiment beaucoup de choses. Aujourd'hui, je veux prendre le temps. J'ai mis sept ans à savoir ce qu'est une minute. J'ai découvert que le meilleur endroit est le présent. Longtemps, j'ai eu le syndrome de l'huissier : "Excusez-moi, c'était pour Guillaume Canet. Il faut tout rendre." Je n'aurais jamais cru que ma vie puisse être aussi dense, toucher du doigt le quart de ce que j'ai fait. Confidence, je me suis filé une note personnelle. Mais ce serait prétentieux de vous la donner.

Vous devenez philosophe. La quarantaine ?

Pas du tout, j'ai exactement le même âge mental que mon fils de 7 ans. On rit des mêmes choses. Et j'ai fait ce film pour tous les enfants, mais pas que. On y parle aussi d'exclusion, de différence.

« On est moins insultés. On ne veut plus nous nettoyer au Kärcher et ça fait du bien. »

Et de handicap. Avec la motion capture, vous auriez pu retrouver votre bras.

Impossible car ce film raconte quelque chose de moi. Quand le médecin m'a annoncé que je ne pourrais plus me servir de ma main, je lui ai demandé un stylo. Le handicap a été un moteur dans ma vie même si parfois ça me foutait les glandes. J'aurais préféré avoir le corps de Daniel Day-Lewis ou de Brad Pitt. Mais j'ai rencontré ma femme. Je lui plaisais, et à travers elle je me suis plu.

Pourquoi Mélissa Theuriou, votre épouse, joue-t-elle Lucy ?

Mélissa a un courage de fou. J'ai longtemps cherché ma Lucy. La seule personne avec qui je pouvais me permettre ce que je voulais, c'était ma femme. J'ai aussi eu du mal à trouver les autres acteurs. J'ai fait appel à des danseurs, j'adore leur état d'esprit, ils sont comme moi, inépuisables.

Dans le film, Édouard et Ian sont deux écolés touchants.

À travers eux, j'ai voulu dire : ne jugez pas, n'ayez pas d'a priori, ça fait des dégâts terribles. Ici, je défends des valeurs comme l'amour, l'amitié, la fraternité, la solidarité. Je viens de là. De la banlieue qui, quarante ans après, vit toujours en moi. J'enlève mon costume de lumière et je vais dans les quartiers tous les dimanches. C'est là où je me sens le mieux. La banlieue a donné plus d'humoristes à la scène que les écoles d'acteurs, plus de sportifs que les écoles de sport, plus de scénaristes, plus de scientifiques. Des quartiers, il émane des choses extraordinaires.

Vous parlez du meilleur des cités, mais que dire du pire, de la violence ?

Dans un sens comme dans l'autre, c'est clair, on est les meilleurs ! Pourquoi ne pas se servir de cette force ? Aujourd'hui, ce ne sont pas les banlieues le problème, ce sont les musulmans.

Je n'avais jamais eu à affirmer ma religion, j'ai dû le faire ces derniers temps. Dire : je suis un musulman des quartiers et j'en suis fier. La majeure partie des médias depuis des années ne relaie que des choses pourries sur cette France. Il y a des endroits où il y a un manque de considération, de respect. La violence naît de la frustration.

Pourtant, sur le racisme, le gouvernement est intransigeant...

Disons que le respect est plus dans la sémantique depuis le gouvernement Hollande. Ça oui. On est moins insultés. On ne veut plus nous nettoyer au Kärcher et ça fait du bien. Mais c'est toujours les mêmes arguments électoraux : "On va vous débarrasser d'eux. On va se charger de votre sécurité." C'est intolérable.

N'est-ce pas un peu réducteur ?

Ça progresse. Je dis "Vive la France" chaque fois que j'en ai l'occasion. J'adore ce pays et j'aime bien Manuel Valls. Il parle d'apartheid. On a besoin de mots forts pour dire que c'est la merde en bas.

« François, accroche-toi ! Mets ton gilet de sauvetage ! Je suis toujours de gauche. »

Vous avez envie de crier plus fort?

Absolument. Je veux parler aux hommes politiques, je me suis rarement adressé à eux, ça va changer. C'est au gouvernement que je crie ce proverbe africain que j'adore : "Fau pas di fau fai." Vos mots n'ont plus aucun impact. Je connais la France par cœur. Après le film et du temps pour ma famille, je veux organiser un G20 des quartiers. J'y pense depuis très longtemps. Avec des amis et des représentants associatifs avertis et concernés, des religieux musulmans, juifs, chrétiens. On veut trouver des réponses concrètes pour améliorer la vie quotidienne. On soumettra un projet à qui veut bien le lire et on cherchera le financement nous-mêmes. Je profite du JDD pour en parler.

En dépit de tout, vous restez un homme de gauche ?

Bien sûr. Et je suis fidèle à François Hollande. Il fait ce qu'il peut. Ce n'est pas le commandant de bord qui compte en ce moment, c'est l'état de la mer. Et elle est très agitée. Hollande est dans les remous du bateau d'avant. C'est chaud pour lui, le pauvre (Rires.) François, accroche-toi ! Mets ton gilet de sauvetage ! Je suis toujours de gauche. Et Taubira, j'ai un profond respect pour elle. C'est un ministre comme on n'en a jamais eu. Je la trouve belle, elle utilise la langue française comme personne, elle ne se départit jamais d'elle-même quand on l'attaque. Plus c'est odieux, plus elle reste au-dessus de la mêlée : je vous adore, Christiane.

Et Marine Le Pen ?

Jean-Marine ? Elle aussi, elle ne se départit jamais d'elle-même. Mais elle est où, Jean-Marine ? Il est où le raz-de-marée ? Intéressons-nous à nos voisins. Arrêtons d'avoir peur des autres. Voilà un acte politique. On passe le temps à nous faire flipper parce que c'est un bon argument de vente. Regardez la pub, ce n'est que ça ! Dans le film, la sorcière et Vladimir, à qui j'ai donné en forme d'hommage la voix de Louis de Funès, cristallisent toutes ces peurs.

En tant qu'artiste vous vous démultipliez...

Vous savez, je vis dans la même urgence économique qu'à Trappes, si ce n'est plus. Je dépense beaucoup d'argent pour le Jamel Comedy Club, je n'ai aucune subvention. Pareil pour le Marrakech du Rire. Si je ne mettais pas de ma poche, ça n'existerait pas comme je veux que ça existe. Le Maroc nous accueille mais ne nous aide pas financièrement.

Vous avez finalement une âme de professeur...

La transmission, c'est mon truc. C'est le rôle des pères. Ces gens susceptibles de nous élever. Je pense à un homme comme François Mitterrand. Celui du film, même s'il a raté quelque chose et que la sorcière le pousse à commettre l'irréparable, je l'aime. Il se rachète. Je déteste l'expression "tuer le père". Je n'ai pas envie de tuer mon père ni de le manger. Je lui dis merci au contraire et je lui suis reconnaissant.

Le Journal du Dimanche - 5 Avril 2015